

## Chapitre 15

### *Le Renouveau en Marche.*

**S**i nous sommes confiants en l'avenir, il nous reste une inquiétude. Depuis la fin de la guerre nous sommes sans nouvelles d'André. Nous continuons bien évidemment à entretenir le pavillon de chasse maintenant occupé par des femmes du clan d'Ann, son frère et son père, de femme qui son sédentarisées avec leurs époux et enfants. Trois des anciens chasseurs-cueilleurs sont employés à la plantation et découvrent les méthodes surprenantes pour eux de l'agriculture. Ce clan rattaché en principe aux séminoles a depuis longtemps admis que les blancs offrent des possibilités de vie confortables et toujours davantage de cueilleurs se fixent. La Floride en attire beaucoup par des villes comme Saint Augustine, ancienne ville espagnole, très cosmopolite, où ils mettent à profit leur qualité d'homme de l'eau pour s'adapter à la pêche artisanale en mer sur l'océan Atlantique. Les parents d'Ann transhumaient encore avant la guerre et nous aimerions bien en avoir de nouvelles récentes. Lors de sa dernière visite à la plantation, Ann qui accompagnait André, n'a rien dit sur ce sujet. Une fois emportés les munitions et les denrées en conserve qui leur étaient nécessaires et que nous avions cachées là où cela était convenu, ils ne nous ont plus donné signe de vie. Sans qu'on se le dise, cette absence d'André et de son épouse indienne nous pèse et nous n'abordons pas le sujet. Le commandement militaire ne nous questionne pas sur ce point. Les officiers de l'État-major confédéré de Charleston sont retournés à leurs affaires civiles et les nouveaux occupants du Q.G. ne sont pas censés avoir connaissance de cette unité qui a disparu avec la fin de la guerre.

Aussi est-ce avec soulagement que nous entendons cliqueter le télégraphe au début du mois de juillet, le lundi 3 juillet 1865. Il fait beau mais pas encore trop chaud et nous préparons l'anniversaire de Pierre-Hubert jr qui sera célébré demain. Son troisième anniversaire, déjà ! Le soldat télégraphiste est un nouveau, à la fois télégraphiste et chiffreur-déchiffreur. Celui que nous avons depuis l'arrivée des yankees à Charleston a été promu et a rejoint son unité d'où il va partir pour une permission bien méritée dans sa famille. Il avait des nouvelles par télégrammes, mais il nous a dit sa joie de revenir au pays. Le nouveau télégraphiste est assez interloqué de voir un message arriver du poste du pavillon de chasse. Normalement, on vérifie le fonctionnement de la ligne une fois par semaine. Le soldat me porte le message sur la véranda. Tout en code Q, le message nous annonce l'arrivée demain d'André, Ann et son frère ainsi que de Barnard Fau. Le sapeur transmetteur me demande comment je peux comprendre ce message mais je n'entre pas dans les détails. « C'est, lui dis-je, un codage qui permet d'écrire rapidement en alphabet morse.

- J'ai compris mais c'est en clair ?

Pour toute réponse je lis le message à haute voix. Cela lui reste hermétique mais je lui traduis QTH 2, le pavillon de chasse, QTH 1, la plantation, à titre d'exemple. Je me garde de lui traduire les trigrammes qui identifient nos trois visiteurs. Le soldat ne dit rien mais je me méfie du compte-rendu qu'il risque de faire à ses chefs. J'ai bien raison. Un câble nous arrive très peu de temps après celui que j'ai partiellement traduit à notre nouveau télégraphiste. Il nous annonce l'arrivée du Colonel Bagarria, l'officier du Génie qui nous a rendu visite avec le Juge Webert. Aldebert se demande, comme moi d'ailleurs, ce que peut nous vouloir cet élégant officier. Ce que nous ne savons pas, c'est qu'il est aussi chargé de la coordination de l'acheminement du renseignement général au Département de la Justice et à celui de la Guerre à Washington. Il nous arrive dans une voiture fermée tirée par deux chevaux au harnachement militaire impeccable. Nous observons son arrivée, Aldebert et moi, depuis le haut de l'escalier qui sert de perron à la véranda. Il descend de voiture en ouvrant lui-même sa portière et ignore superbement les trois marches qui se déploient lors de

l'ouverture de la porte. À grandes enjambées il nous rejoint sans en avoir été prié. Un yankee. Aldebert le salue d'un signe de tête. Je l'imité.

- Messieurs, il faut que nous nous voyions en particulier. Je veux dire, sans oreilles indiscretes.

- Nous n'avons pas de secrets dans notre famille. Et nous faisons confiance à nos employés et ouvriers.

- Oui, et ils vous le rendent bien. Et votre confiance en eux est méritée. Mais ces salamalecs étant posés, je vous demande de bien vouloir me recevoir dans votre bureau. »

Aldebert accepte. « Je passe devant, suivez-moi. Mon gendre fermera la marche. »

Lorsque la porte doublée d'un molleton couvert de cuir s'est refermée derrière moi, Aldebert indique un des quatre fauteuils club à notre visiteur et me fait signe de m'asseoir.

- Je vous indique d'ores et déjà que je vais prendre un verre d'un délicieux bourbon du Kentucky, mais si le cœur vous en dit, j'ai aussi du Cognac – un brandy qui vient de France – de l'armagnac – un autre brandy français – et du Rhum qui vient des colonies françaises de la Caraïbe.

- Après cette course en voiture depuis le Q.G., je prendrai bien un grand verre d'eau avant que de faire honneur à votre brandy français, pas le cognac, l'autre ; celui qui a le nom le plus long.

- Moi aussi, Père, je prendrais bien un gobelet d'armagnac.

- Eh bien, mon gendre, je vous laisse faire le service. Lucie a fait porter une aiguière d'eau fraîche tout à l'heure. Mon Colonel, je vous écoute. »

Je prépare les gobelets en argent que je dispose sur un plateau en cristal de Lorraine du même service que l'aiguière. Je m'amuse de jouer le domestique stylé en approchant la table roulante sur laquelle sont posés le plateau, les verres et l'aiguière. Mais j'ai pris tout mon temps pour écouter sans en avoir l'air les paroles de ce bon colonel du Génie. D'abord, il nous annonce qu'il va retirer son télégraphiste de la plantation. Il nous rend la liberté d'opérer seuls.

- L'équipement dont vous disposez est suranné mais il fonctionne. Le Maire souhaite pouvoir vous joindre aisément et ce système est pratique. Mais aussi, il me semble que la liaison avec votre pavillon de chasse est rétablie, non ?

- C'est vrai. Un message nous est parvenu récemment. Un essai technique de mon régisseur qui vérifie à intervalles réguliers le fonctionnement de la ligne. Il se partage la tâche avec mon géomètre Monsieur Ramade.

- Qui est encore à Savannah, je crois...

- Il est sur le chemin du retour, en principe.

Le colonel sirote une gorgée d'armagnac. Puis il reprend : « Monsieur Toppenot, j'aimerais vous entretenir de l'avenir de votre fils. Pas le pharmacien, Pierre. L'autre, le militaire qui a épousé une indienne. André, je crois. Pouvez-vous me dire si vous en avez eu des nouvelles ? Et ses amis indiens et métis, savez-vous où ils sont ?

- Je pense que je vais bientôt l'apprendre. Le dernier message qu'ils m'aient fait tenir m'annonçait le retour prochain des personnages que vous évoquez. Mais pour le moment, je ne saurais vous dire où ils sont.

- La guerre civile est finie. Il faut en convenir. Le Président Johnson est soucieux de réunifier la nation. Pour ce faire, il nous faut lancer des projets qui enthousiasment les citoyens. Le grand projet sera la poursuite de la marche vers l'ouest. Il faut que dans un avenir proche, tous les territoires à l'Ouest du Mississippi soient des États de l'Union. Cela exigera beaucoup d'efforts mais ce sera aussi l'ouverture de possibilités exaltantes pour les pionniers de cette dernière phase de l'expansion de notre nation. Il faut pour le moment, malgré l'existence du chemin de fer jusqu'à Omaha, plusieurs mois pour relier New York à Sacramento. Depuis la grande marche vers l'ouest de l'explorateur Daniel Boone, et surtout depuis les premières grandes vagues de pionniers d'il y a quinze ans, les conditions de vie sur

la *frontier* sont rudes. Les rares femmes sont soit des prostituées, soit des femmes de quakers soit des hommases parfaitement sauvages. Les épidémies de variole et de typhoïde déciment les blancs qui s'installent là-bas et il faut quatre mois à un convoi pour leur apporter le réconfort de la civilisation. Lorsqu'on arrive à le faire. Les seuls qui vivent à peu près selon leur goût sont les indiens ou les blancs « harets ». Les trappeurs et les "*mountain men*", quoi. »

J'interromps le colonel pour lui demander ce qu'il entend par « blancs harets ». J'ai peur de comprendre. Il a dit en anglais : « *The only guys who live more or less as they like are redskins or feral white* » Il me confirme ce que j'avais cru comprendre : Pour lui les blancs qui vivent heureux là-bas ne peuvent être que revenus à l'état sauvage. Comme les chats harets, ces chats qui ont quitté l'homme dont ils étaient animaux familiers pour reprendre la vie sauvage. Ces chats-là sont particulièrement féroces, bien plus que les lynx qui les surpassent pourtant en poids. Ayant « divorcé » d'avec l'homme, ils le haïssent et le fuient. Mais si on tente de les approcher, alors ils se déchaînent avec la dernière furie. Je suis assez chagrin de constater que cet officier du Génie – qui a choisi la moins salissante des spécialités de cette arme savante, les transmissions – puisse considérer de courageux pionniers comme des « harets ».

- Continuez, mon Colonel » fait Aldebert.

- Le grand projet de la poursuite de la conquête de nouvelles terres vers l'ouest passe par l'achèvement de la voie ferrée transcontinentale dont la construction a été pratiquement interrompue par la guerre civile. »

Le Colonel reprend son souffle. Je sens qu'il va se lancer dans une grande envolée lyrique. L'homme du Génie va parler. Et il ne me déçoit pas. Il évoque tout comme s'il les avait vécus les travaux préparatoires des géomètres, des architectes et de juristes puis une fois le projet lancé, le travail de construction conduit par les ingénieurs, les contremaîtres, les ouvriers, toujours les géomètres, puis les télégraphistes, les transporteurs de nouveaux rails et traverses, les terrassiers, les poseurs. Il est intarissable sur ce qui va être à ses yeux la plus enthousiasmante aventure de l'histoire humaine.

Seulement, moi, rien que pour avoir travaillé sur le triage de la nouvelle gare de Charleston, que les sbires de Grant ont d'ailleurs mis en ruines, je vois en arrière-plan les dessous de table, la triche sur les tracés, les manipulations financières, la vie épouvantable du village mobile des ouvriers et de la cohorte des profiteurs, tenanciers de bordels, de bars aux boissons frelatées, amuseurs multiples âpres à essorer le maigre salaire des hommes exténués à la tâche dans le froid et la boue ou sous le soleil implacable des plaines centrales. Omaha est dans le Nebraska. C'est à partir de là que la loi civilisée s'amenuise au fur et à mesure que l'on s'enfonce dans la « *wilderness* ». Il faut aux conducteurs de travaux des hommes à poigne pour tenir tout ce petit monde dont les âmes ne sont pas celles d'enfants de chœur. Et si je parle de ces gens comme des âmes, c'est parce que c'est ainsi que les Barines russes appellent leurs moujiks qui sont les esclaves de la Grande Russie. Oui, les hommes qui vont s'engager dans l'Union Pacific seront aussi esclaves que les milliers de Chinois qui continuent à suer sous la botte des entrepreneurs de la Central Pacific, cette compagnie qui continue à progresser vers l'est depuis la Californie.

Les poseurs et terrassiers du chemin de fer au service de l'Union Pacific vont s'inscrire dans ce chantier pour fuir le chômage et les conditions de vie déplorables qui sont les leurs dans les villes et campagnes de l'Est. Sinon ils resteraient chez eux. Je gage qu'on va trouver des « Irlandais » quittant l'Est et les villes où ils ont de plus en plus de mal à s'employer si ce n'est comme boxeurs pour le compte de managers insatiables. Ceux-ci les exploitent jusqu'au « K.O. » fatal avant de les remplacer par des combattants tout frais qui à leur tour après quelques combats gagnés rejoignent les épaves que sont devenus les anciens champions d'une saison, sonnés à vie et tremblotant comme des vieillards. Des vieillards de moins de trente ans. Je gage aussi que se précipiteront les nègres enfin libérés de l'esclavage

et fuyant les plantations où ils trimaient en échange du vivre et du couvert. Ils sont désormais libres mais condamnés à piocher, porter, suer et mourir de la diphtérie, de la variole, des fièvres, non plus sous les cotonniers mais sous la chaleur infernale ou les tempêtes de neige ou de sable... Tout ceci pendant que les financiers et les entrepreneurs ourdiront des complots subtils pour engranger à moindre coût et grande vitesse les subventions fédérales destinées à financer ce « grand projet patriotique ».

Mais si le colonel s'est lancé dans cette péroration, c'est pour amener la conversation sur le sujet central : André et l'unité secrète désormais sans commandement supérieur. Et vu les discrets regards de connivence que m'a lancés Aldebert, je sais que lui non plus n'est pas dupe. Après avoir savouré une gorgée de l'armagnac de son gobelet en argent, le colonel se lance.

- Donc vous ne pouvez m'indiquer comment contacter votre fils. C'est fort dommage parce que nous aurions besoin dans l'Ouest de ses compétences et de celles de ses amis indiens. Plus on s'enfonce vers l'ouest, plus on est au contact de tribus dont certaines sont plus qu'hostiles. Votre fils est, m'a-t-on dit, marié avec une femme séminole. Il dispose d'une unité efficace et discrète. Si cette unité pouvait devenir un corps de protection et de contact avec les indigènes, ce serait un atout considérable pour le chemin de fer. Et vous-même, monsieur de Berdeilhe, si vous vouliez mettre votre compétence de géomètre au service de l'Union Pacific je suis sûr que votre collaboration serait des plus appréciées. Que pensez-vous de cette proposition ? »

C'est Aldebert qui répond en premier. « Concernant mon fils, vous semblez avoir des informations que je n'ai pas. De quelle unité parlez-vous, mon colonel ?

- De l'unité de coups de mains qu'il a commandée pendant trois ans. Et qui nous a causé beaucoup de souci par l'efficacité avec laquelle ses hommes endommageaient nos ponts et voies ferrées, les centraux télégraphiques, voire les installations ferroviaires lourdes. Je suis sûr que cette véritable science avec laquelle lui et ses hommes mettaient à mal nos trains et nos installations seraient très utiles pour assurer la protection de la nouvelle voie contre les attaques des bandits de grand chemin et des indiens.

- Je ne sais que vous répondre, mon colonel. Je n'ai pas la moindre idée de ce que peuvent être les projets de mon fils maintenant que la guerre est finie. Quant à cette supposée unité de coups de mains, je ne vois pas pourquoi si une telle unité a existé et si mon fils en a été plus ou moins le chef, je ne vois pas pourquoi, donc, nous avons été importunés par des miliciens chasseurs de déserteurs à tel point qu'il a fallu que nous demandions aux autorités militaires confédérées de faire cesser le harcèlement auquel nous avons été soumis. Toutefois, je vous rassure, lorsque mon fils reviendra, je lui dirai de se mettre en rapport avec vous et vous pourrez alors lui faire vos offres d'emploi ou bien lui-même pourra vous faire des offres de service. Mais il me semble que vous avez aussi fait des offres à mon gendre. »

Je prends alors la parole. « Mon colonel, je suis sûr que vous trouverez sans peine des géomètres capables d'appuyer de leur art les conducteurs de travaux qui feront progresser les rails vers l'Ouest. En ce qui me concerne, je ne suis pas particulièrement attiré par le genre de vie que l'on mène dans le « village » nomade qui déménagera régulièrement vers l'ouest pour suivre voire précéder le déplacement de la pointe avant de la voie de l'Union Pacific en progression vers la tête d'avancée du chemin de fer de la Central Pacific pour finir par enfin opérer une jonction laquelle scellera le fin des travaux. Vivre plusieurs années sous la tente avec les pieds dans la boue ou la poussière, sous la pluie, la neige, le blizzard ou la canicule sèche et les tornades, très peu pour moi. Des interventions ponctuelles de temps en temps pour arbitrer des différends entre géomètres ou entre les actionnaires du chemin de fer et les municipalités qui s'estimeront lésées par passage de l'emprise du chemin de fer sur leur domaine, là je serais prêt à intervenir. Bien sûr avec les accréditations idoines. Mais vivre plusieurs années dans cette véritable bourgade nomade que l'on a surnommé « l'Enfer des Rails » pendant les travaux d'avant la guerre, non ; pas avec la vie de famille que j'ai ici. Mon

colonel un peu de réalisme. Le recrutement que l'Union Pacific pourra mettre sur pied la conduira à engager des gens qui fuiront des conditions de vie qu'ils ne supportent plus. On y trouvera parfois du meilleur, chez certains idéalistes, mais surtout le pire chez les autres.

- Mais n'êtes-vous pas enthousiasmé par la perspective de participer à la construction de l'une des voies de chemins de fer les plus longues du monde ?

- Pas dans les conditions où cela va se faire.

- Bon. Mais sachez que la porte n'est pas fermée. Notre grand souci est aussi la construction d'un pont sur le Mississippi pour y faire passer chemin de fer. Là nous aurons besoin de plusieurs ingénieurs pour les travaux préparatoires. En particulier d'un géomètre qui ne soit pas *que* géomètre.

- Je suis au courant. J'ai participé à une réunion sur le sujet qui se tenait au nord du Potomac. Et pour ce chantier en particulier, je suis votre homme. Mais pour manger de la poussière et du bison, très peu pour moi. »

Le colonel sourit et repose son verre. Il jette un regard en coin à Aldebert et murmure : « Décidément, je n'ai pas de chance. M. Toppenot, vous avez un gendre qui ne se laisse pas abuser par les discours ou les promesses.

- Les promesses réjouissent les fous et les naïfs parce qu'elles n'engagent que ceux qui les écoutent. Mais la construction de ce fameux pont m'intéresse parce qu'elle va déclencher les conflits d'intérêts et les manœuvres en sous-main des affairistes de leurs lobbyistes. Et cela peut être dangereux, certes, mais sera à coup sûr passionnant. »

Le colonel Bagarria repart à moitié satisfait de sa visite, mais il a senti une ouverture de mon côté et il ne fera rien pour nuire à la plantation, j'en suis sûr. Il est l'heure du « *tea time* » et après ces années de guerre nous avons décidé de remettre en usage ce genre de moments. Sié commande les forces vives de la plantation avec compétence et humanité. Le travail se déroule sans anicroche mais on sent une certaine frustration chez les nègres. Malgré les proclamations de feu le Président Lincoln et les ouvertures de son successeur Johnson, la ségrégation s'installe partout dans le Comté de Charleston. L'ambiance en ville est déplorable. Bien évidemment, nous connaissons les activistes ségrégationnistes de notre région. Ce sont les anciens opposants farouches à l'abolition. Des mouvements activistes occultes commencent à s'organiser, qui visent à terroriser les nègres et à menacer les blancs qui ont décidé de suivre les directives et lois de Washington. Il faut reconnaître que les manières rustaudes et conquérantes des « *carpetbaggers* » et autres « *yellowlegs* » ulcèrent la société hypocrite mais tout de même policée de la bourgeoisie Charlestonienne. Les yankees qui ont gagné la guerre, il faut bien l'admettre, sont en train de perdre la paix. Il faudra bien qu'ils l'admettent ?

Mais notre grand chagrin est pour le moment le sort de la famille Davis. Avec la chute de Richmond le gouvernement confédéré a dû déménager et s'est installé à Danville Va. le 3 avril de cette année dans la maison de Will Sutherlin, un ami et fidèle des Davis et une relation des Toppenot. Il y reste une semaine, mais la pression de l'armée du Potomac se faisant plus rude, Le gouvernement reprend son repli vers le sud dès que survient la nouvelle de la reddition de Lee. Le gouvernement confédéré ou ce qu'il en reste conduit les Davis jusqu'à Greensboro. C'est en Caroline du Nord mais là aussi les yankees règnent en maîtres.

Plusieurs membres du gouvernement et de la classe politique de Caroline du Sud ont carrément été se réfugier en Louisiane. De la ville de Shreveport ils ont mis sur pied une sorte d'état-major de crise pour continuer le combat et évacuer le gouvernement à La Havane. De là ils envisagent de reprendre la guerre à l'ouest du Mississippi. C'est évidemment totalement irréaliste mas on n'en est plus à une absurdité près. La presse publie un message de condoléances d'Unca Jeff après la mort de Lincoln. Nous somme sûrs que son message est sincère. Ici, nous espérons que le nouveau président sera plus souple avec les ex-confédérés que ne l'aurait été Lincoln. En effet, les faucons yankees se sont davantage occupés de pousser à l'intransigeance Lincoln que son vice-président. Pourtant, nous apprenons qu'une

récompense de cent mille dollars est la prime pour la capture de Jeff Davis vivant sous le chef d'inculpation de complot contre la vie de Lincoln. Car on accuse Unca Jeff d'avoir pris part à l'assassinat. Et finalement ce qui était inévitable finit par se produire. Le 5 mai, Davis réunit son cabinet pour la dernière fois. Il s'est replié jusqu'à Washington, Ga, et dissout officiellement le gouvernement confédéré. Ensuite, il décide de partir en exil avec Varina et ses filles. Quelques soldats fidèles lui servent d'escorte. Mais cinq jours plus tard, le 10 mai, leur équipage est arrêté par les yankees à Irwin, toujours en Georgie, et emmené en captivité. Nous avons eu ces nouvelles par son fidèle esclave et valet de pied, James Johnson. En effet le convoi qui a conduit Jeff en prison à Fort Monroe, Va, a fait escale à Charleston. Aldebert et Élisabeth ont eu l'autorisation de rencontrer Varina et ses filles. James H. Johnson, officiellement affranchi, était présent lors de la visite de mes beaux-parents et il a donné des informations plus précises que celles que la pauvre Varina, totalement défaits, leur a d'abord transmises de façon désordonnée. On lui interdit de voir son mari et nous décidons de tenter de faire quelque chose pour assouplir les conditions de détention de cet homme qui est loin d'être le monstre que présente la propagande yankee.

Lorsque j'avais rendu visite aux Lincoln à la Maison Blanche pour les affaires de blessés de guerre, j'avais été présenté aux membres du Conseil de Sécurité avant sa réunion opérationnelle. Johnson n'était pas présent mais lorsque j'ai eu présenté mes requêtes et projets au Président et ses conseillers et que le garde de sécurité me conduisait vers les appartements privés j'avais croisé le vice-président que le garde avait salué avec déférence. Je ne le connaissais pas de vue n'ayant jamais vu de photographie de lui. Alors il m'avait regardé en souriant et s'était présenté. Confus je me suis présenté en retour et Johnson m'avait dit : « Je sais exactement qui vous êtes. Abe me l'a expliqué. Je vous suis reconnaissant malgré vos engagements avec les rebelles de vouloir vous occuper des victimes de cette absurdité et ceci sans faire de distinction entre les appartenances de uns et des autres. C'est parce qu'il y a parmi les rebelles des hommes comme vous qu'il reste un espoir de réconciliation une fois que la rébellion aura été réduite. Et je suis sensible à votre attitude de confiance envers nous. J'espère que c'est un sentiment ressenti et non une simple façade. Mais je vous laisse, Mary vous attend, je pense. J'ai vu votre fiancée entrer au salon privé. » Il ne m'avait pas donné l'occasion de lui répondre. Mais cette rencontre dans un couloir est encore très présente en ma mémoire. Je n'ai malheureusement aucun espoir qu'elle ait marqué celui qui est devenu Président en raison du malheur qui a frappé la famille Lincoln et les États-Unis. Aldebert n'a pas avec Andrew Johnson les mêmes liens que ceux qui l'unissaient à Abraham Lincoln. Mais compte tenu l'action de bons offices qui a été la mienne, sur ordre, entre les deux administrations, Aldebert m'a proposé de tenter de demander une audience au nouveau président. Encore pour proposer des bons offices en matière de victimes de guerre, non seulement du fait des combats mais aussi des conséquences desdits combats. « Il faudrait en venir à présenter à Johnson que si le traitement consenti à Robert Lee est juste, celui auquel est soumis Jeff Davis est trop cruel. Ce serait justice d'assouplir son sort en détention avant que ne se tienne son procès. S'il est effectivement incarcéré à Fort Monroe pendant toute sa détention provisoire, je ne donne pas cher de sa vie. Le commandant du fort est une brute sanguinaire. En plus il hait tout ce qui fait notre mode de vie. C'est un *carpetbagger* en uniforme. Il n'a aucune éducation et est le paradigme même de l'*homo novus* que crée la prétendue civilisation du Nord. Bon, je me calme parce que vous n'êtes pour rien dans ma colère. Quand je pense que Jeff Davis croit que Johnson sera moins dur avec les ex-confédérés que ne l'aurait été Abe Lincoln ! »

J'accepte bien évidemment de reprendre mes activités de bons offices pour ce début d'après-guerre. Les prisonniers libérés reviennent peu à peu dans les familles. Ils sont souvent dans un état déplorable et sont profondément marqués dans leur âme. Il s'est passé des horreurs dans les camps. Et ceci tant dans les camps yankee que dans les nôtres. J'ai entendu, de la part de gardes du camp d'Andersonville, des témoignages horrifiés de ce qu'ont laissé

faire les officiers du commandement de ce mouvoir qui restera une tache sur l'honneur de la Confédération. Dans ce domaine, nous avons été au même niveau que les yankees. Seulement, maintenant que nous avons perdu cette guerre, ce n'est que du camp d'Andersonville que la postérité entendra parler.

Maintenant, il faut tout reconstruire. Et non seulement relever les ruines qu'ont causées les hommes de Sherman et de Grant, mais aussi relever les ruines que ces horreurs ont répandues dans les âmes. Celles des combattants survivants mais aussi celles de leur familles et de ceux qui ne reviendront jamais du carré de terre où on les a ensevelis.

En attendant un éventuel départ pour Washington, nous nous préparons à accueillir André ; et nous l'espérons Ann et son frère et aussi Barnard Fau. Le câble de l'autre jour nous a annoncé sans précision un retour dont nous attendons le signal. Tertullien est revenu de Savannah. Il en a rapporté une forte somme en or. Des louis tout neufs, une livraison qui est parvenue par l'Ortac. Il en a aussi rapporté des directives précises qui nous viennent du Ministère des finances. Le dossier nous annonce un ordre qui nous sera communiqué par l'attaché militaire près l'Ambassade de France à Washington. Notre mission aux « États Réunis » se prolonge. Cela nous va très bien et cela va me faciliter les choses pour mon action de bons offices. Mais nous avons pour consigne d'attendre les directives de l'ambassadeur. Lorsque Tertullien apprend que notre télégraphiste a été rappelé à son unité, il me regarde d'un drôle d'air. « Et tu as avalé ça comme ça ? Ça ne te paraît pas curieux ? On nous laisse un poste de télégraphe que nous tenions de l'armée confédérée et tu trouves cela naturel ?

- On m'a dit qu'il est trop vieux.

- C'est cela. Et que penses-tu que le télégraphiste a fait avant de quitter son poste ? Viens avec moi. »

Il ne faut pas longtemps à Tertullien pour repérer un pontage de deux fils entre la ligne vers la ville et celle vers le pavillon de chasse. Ainsi, les messages que l'on envoie au pavillon de chasse peuvent aussi être reçus par le central de la ville, et ceux destinés à la ville captés par le pavillon de chasse. Avant que je laisse percer ma colère, mon ami me dit que les choses sont très bien ainsi. « Si tu débranches ce fil, rien ne part vers la ville lorsqu'on appelle le pavillon de chasse et rien ne parvient au pavillon de chasse si on émet vers la ville. Nous pourrions donc faire parvenir au central de la ville ce que nous souhaitons et seulement ce que nous souhaitons. Mais il nous faudra de temps en temps contrôler la ligne avec le pavillon de chasse pour que l'opérateur ne se doute de rien. En temps normal, séparerons le pavillon de chasse de la ligne vers la ville, mais pour les contrôles-fil, nous mettrons le central en communication. Ainsi, si André veut nous contacter, le central n'en saura rien, mais les contrôles-fil donneront aux gens du central l'impression que leur petite manipulation sur notre poste est passée inaperçue. »

Nous mettons Aldebert au courant de notre découverte. Il éclate de rire et nous félicite. « Je me doutais que Bagarria essaierait de savoir ce qui ne le regarde pas, dit-il avec satisfaction. Mais maintenant, nous allons leur donner des nouvelles, croyez-moi ! »

Tertullien a beaucoup appris depuis que je lui ai évité un procès aux assises à Basse-Terre il y a quelques années. Il est devenu vraiment un honnête homme de ressource. Honnête, il l'a toujours été au fond. Mais lorsqu'il a commencé à travailler pour ce cadastre de Guadeloupe qui n'a toujours pas vu le jour, il a appris à écrire, à calculer, à dessiner des plans et peu à peu il est devenu très instruit. Il s'exprime remarquablement en français avec son accent créole, en anglais avec l'accent de Caroline du Sud, en espagnol et je pense qu'il s'est mis plus ou moins au séminole. Homme discret, il pense à tout et remarque tout. Son mariage avec Miarka étant enfin fécond, il reporte sur cet enfant l'amour qu'il n'a pas pu apporter à celui que lui aurait donné sa première épouse si elle n'avait pas été assassinée pendant sa grossesse Près du Moule en Guadeloupe<sup>1</sup>. Mais nous en avons souvent parlé, ce malheur ne s'effacera jamais de son âme. Il commence tout juste à sourire sans réserve. Et

---

<sup>1</sup> Voir « Nouveaux Mondes ».

cette guerre stupide n'a rien fait pour arranger le moral de son ménage. Miarka parle l'allemand et le yiddish, en plus de l'anglais. Mais son français reste assez pauvre. J'ai suggéré à Tertullien de voyager en Europe pour sortir de ces contrées où le malheur s'est abattu sur eux. Mais il hésite. « Je ne connais pas la France, je n'ai plus d'attaches en Guadeloupe. Pour envisager un voyage en France, il nous faudrait un Cicérone. Toi, par exemple. Si tu envisageais un voyage en France, nous serions heureux de t'accompagner. Il faut attendre encore un peu, que ma fille soit sevrée, ce sera plus simple. Mais toi aussi, tu vas avoir besoin de te changer les idées. Et maintenant, te voilà encore avec une mission de bons offices qui ne sera sans doute pas aisée. Et nous ne pouvons pas laisser tomber les Davis, pourtant. Et Robert Lee, sais-tu ce qu'il devient ? On m'a dit que les yankees lui ont volé les terres agricoles de sa propriété d'Arlington...

- J'ai entendu parler de ça. Mais il faudrait que je lui rende visite. Il a trouvé refuge pour se remettre de ces années de guerre dans le comté de Powhatan, en Virginie. Sa résidence d'Arlington est occupée et en mauvais état. Bagarria m'a donné son adresse à Powhatan. Dès que j'ai une occasion de monter à Washington, je compte lui demander audience. Bagarria prétend qu'il est question de lui confier un poste important au Washington College de Lexington. C'est le Lexington de Virginie, bien sûr. Mais la décision n'est pas encore prise.

- Et qu'enseignerait-il ? Il n'est plus tout jeune. Il y a quatre ans, quand la guerre a commencé il était sur le point de prendre une retraite bien méritée.

- Écoute, je n'en sais rien mais Lexington est pour nous sur la route de Washington. C'est de toute façon non seulement un grand militaire mais surtout un homme de grande intelligence, de grande culture et d'une valeur morale impressionnante. Je serais président des États-Unis, j'agis pour qu'il prenne la présidence du Washington College.

- Mais tu ne l'es pas, Baron de Berdeilhe. Un jour tu quitteras les États-Unis pour repartir dans les colonies françaises installer des bornes pour établir l'allivrement.

- Ça mon cher, bien malin qui peut le dire. Nous verrons bien ce que vont nous pondre l'ambassadeur et son attaché militaire. Quant à quitter l'Amérique, ce n'est pas encore fait. C'est une terre d'opportunités, comme disent les gens d'ici, surtout si on est blanc et éduqué. Je me suis marié ici, et je pourrais bien y finir ma vie. Mais tu as raison, il faut que j'envisage un voyage en France maintenant que la guerre est finie. Et nous pourrions effectivement faire ce voyage ensemble si la plantation peut se passer de nous.

- Je suis passé au cimetière catholique, hier. Pour voir. Les lieux ont été respectés. »

Je suis saisi par ce coq-à-l'âne.

- Oui, et alors ?

- Alors j'ai vu des tas de tombes plus ou moins cossues. Eh bien je suis persuadé que parmi tous ces morts il en est que leur entourage pensait indispensables. Et pourtant la vie continue. Donc si tu souhaites passer quelques mois en France auprès de ta famille, rien ne t'en empêche et je suis sûr que ton oncle et ta tante seront plus qu'heureux de faire connaissance de Pierre-Hubert Jr. Je ne sais pas ce que tu en penses, mais je suis plus que las de ce pays qui a tout pour être heureux et qui s'est conduit une guerre terrible pour des raisons plus qu'obscurcs. Je parle des vraies raisons. J'ai besoin d'air. Et Miarka aussi. Quant à notre fille Macha, je suis sûr que le soleil de la Guadeloupe lui ferait autant de bien que celui de la France et si tu ne te décides pas à prendre un peu d'air et à en faire prendre à Hélène et P.-H. Jr, moi je pars en Guadeloupe.

- Tu oublies notre mission...

- Elle ne durera pas très longtemps, j'en suis sûr. Le sort de Davis est scellé et ne sera sans doute pas aussi grave qu'on le pense. Ce n'est pas l'intérêt de Washington que d'en faire un martyr. Quant aux blessés de guerre, je ne pense pas que cela intéresse beaucoup MM. Les politiciens. »



Il s'avère que Tertullien a raisonné avec bon sens, comme d'habitude. Je finis par avoir une entrevue avec le Président Johnson. Il m'a écouté poliment à propos de Jeff Davis et m'a recommandé de laisser se dérouler le cours de la justice. J'ai bien senti à son ton qu'il n'avait pas beaucoup d'acrimonie contre l'ancien Président de la Confédération des États d'Amérique. Et au sujet des victimes de guerre, il m'a tenu des propos qui m'ont surpris : selon lui, tout le pays doit prendre sur lui pour réparer les dégâts de ces quatre années de guerre terrible. La solidarité dans le malheur est l'affaire des familles et peut-être aussi des organismes de charité des paroisses. Le nouveau président des États-Unis prétend relancer son pays dans la marche en avant et ne pas se laisser freiner par le poids de l'histoire récente. Jamais une de mes visites à une Maison Blanche, que ce soit à Richmond ou à Washington, n'a été aussi brève. Je retrouve à la grille orientale la voiture de l'ambassade qui me reconduit chez l'attaché militaire. Nous avons logé chez lui Tertullien et moi. Nous avons reçu ses directives et il appert que l'on nous demande bien moins que ce à quoi nous nous attendions. La politique de l'Empire Français en Amérique se porte surtout en ce moment sur les colonies de la Caraïbe et de la Guyane et bien évidemment sur le Mexique.

Les cuirassés que la France vient de lancer en réponse à la commande de la Confédération des États d'Amérique ne seront jamais payés. Il y en a un, le Stonewall qui fait route vers la mer des Caraïbes mais son commandant n'a presque plus rien dans sa caisse du bord ni plus aucune amirauté pour savoir à quel saint se vouer.

Tout ce que nous a laissé entendre l'attaché militaire, c'est que cette histoire de pont sur le Mississippi peut intéresser les constructeurs français de ponts parce que l'acier riveté est en vogue partout pour les ouvrages importants. L'architecte Baltard construit partout en France des halles et des marquises de grandes gares avec cette technique de l'acier riveté. Il pourrait donc être intéressant, puisque le chemin de fer va connaître un grand développement aux États-Unis, de mettre les sociétés françaises expertes dans ce mode de construction sur le marché des adjudications. Les relations entre la France et les États-Unis sont bonnes et il faut en profiter si on ne veut pas se faire damer le pion par les Anglais ou les Prussiens. Donc mon rappel en France n'est pas à l'ordre du jour. Alors, nous profitons de cette visite à l'ambassade pour demander si le poste militaire verrait un inconvénient à ce que nous partions pour la France dans le but de nous replonger dans le bain familial.

- Au contraire. Vous êtes restés longtemps sans prendre congé et vous savez que vous êtes sous statut militaire en tant que fonctionnaire du trésor affectés en un poste à l'étranger. Madame Casaubon qui est maintenant secrétaire au poste militaire de l'ambassade a fait le compte de vos droits à congé. Monsieur Ramade qui n'a rien pris du tout depuis son envoi en Caroline du Sud dispose d'autant de droits que vous. Le temps de votre voyage en France s'est réparti entre des jours de permissions mais aussi nombre de jours de service qui ne vous ont pas été décomptés... »

Pour conclure, nous pouvons les Ramade et nous passer ensemble trois mois hors de notre zone de mission, le temps du voyage étant compté comme du temps de service. Nous resterons à Paris une semaine en service qui se passera en réunions aux ministères des affaires étrangères, des finances et de l'industrie. Ensuite nous serons libres de notre temps pour quatre-vingt-dix jours avant de reprendre le bateau pour New York.

C'est avec cette perspective heureuse que nous reprenons le train vers le Sud. Nous avons pris rendez-vous avec Robert E. Lee. Comme Powhatan se trouve à trente kilomètres de Richmond où notre train fait escale, Robert Lee nous a suggéré de nous retrouver à l'hôtel des officiers de l'ancienne capitale de la Confédération des États d'Amérique pour faire une escale et reprendre notre voyage le lendemain. Notre train arrivant à Richmond en fin d'après-midi nous aurions de toute façon dû prendre une chambre d'hôtel à la gare suivante, c'est-à-dire Petersburg pour y passer la nuit. En effet, en raison de l'état du réseau ferré de la région, aucun train ne circule de nuit pour le moment.

Le général à la retraite nous a fait retenir des chambres et envoyer une voiture de remise. « Ce sera plus agréable qu'un fiacre, avait-il fait mettre sans son message. »

Tertullien n'a rencontré le Général qu'une fois mais il en est resté favorablement impressionné. À la gare nous trouvons un jeune cocher en costume de son emploi qui nous attend avec un panneau portant écrit en gros « REL » à la craie. C'est le signe de reconnaissance indiqué par le message. L'homme remet son panneau à un porteur noir et nous prend nos sacs de voyage en jetant un œil torve sur mon LeMat dans son étui et sur le Lefauchaux de Tertullien. Il porte nos sacs vers un chariot dont le cocher noir nous accueille avec un large sourire de ses dents blanches. Je prends dans mon sac ma chambre photographique et un pied court. En m'appuyant sur un coffre de bois peint en rouge et noir qui contient une boîte aux lettres de la poste fédérale, je prends une vue de notre jeune cocher en tenue impeccable.



*Notre jeune cocher en tenue impeccable.*

Le cocher nègre du chariot d'allégement refuse avec un sourire de se faire prendre en photo. Avec ses bottes fauves à revers crème, notre cocher semble venir tout droit d'Angleterre. Il prend une pose un peu guindée que je ne peux rendre naturelle alors je prends le cliché. Après que j'aie remis ma chambre dans mon sac, nous montons dans la voiture qui nous conduit au Mess que je connais mais qui est maintenant envahi d'uniformes bleus. À l'arrivée au comptoir d'accueil nous sommes reçus par un concierge militaire nègre en uniforme à veste rouge galonnée comme une vareuse d'amiral mexicain. Il parle un anglais très académique à la prononciation de « *butler* » anglais de bonne famille. Nos chambres sont réservées dans une suite que j'ai déjà habitée lors d'un passage avec Hélène il y a deux ans. L'hôtel a moins souffert de la prise de la ville que les quartiers populaires. Je n'en dirais pas autant des immeubles voisins où les travaux de reconstruction sont en cours. L'« amiral mexicain » envoie dans les étages un petit groom, nègre lui aussi, en uniforme à veste rouge

et pantalon noir. Un porteur noir athlétique vient prendre nos sacs et nous conduit à l'étage jusqu'à l'entrée de nos appartement. « REL », c'est-à-dire Robert E. Lee nous attend mais à notre grande et heureuse surprise il est en compagnie d'un homme que j'aime comme feu mon père en raison des liens multiséculaires qui lient nos deux familles. Tertullien et moi ne cachons pas notre joie : Maître Shlomo Kahana est devant nous, souriant sous sa chevelure blanche lumineuse sortant sous les bords de son chapeau noir.

- Mes enfants ! » nous dit-il en ouvrant les bras.

Les larmes aux yeux je l'étreins avec émotion. Et puis je laisse la place à Tertullien.

- Venez tous, » nous dit le Général Lee sur un ton attendri. Nous le suivons dans la suite qu'il occupe avec le pharmacien spagiriste juif. Maître Kahana enlève son chapeau, découvrant ainsi une jolie kippa brodée. Je lui en fais la remarque. « C'est l'œuvre de ma belle-fille. Mon fils s'est en effet marié à Boston et son épouse attend un heureux événement.

- Un petit Américain de plus, fait Robert Lee avec un large sourire. Ce pays a commencé son redressement. »

Le général a commandé un dîner dans le salon de sa suite. Auparavant nous prenons ce que l'on nomme en France un apéritif et ici un « *drink* ». Fidèle à son goût pour la tempérance le général prend un demi-verre de cherry mais nous offre un excellent bourbon. Maître Kahana, arguant de son âge ne prend que très peu d'alcool. « Pour trinquer avec vous. » On frappe à la porte et un groom en livrée porte un message au général. L'officier prend le pli sous enveloppe et me le tend. Le câble nous annonce un dossier de mission venant du Département de l'industrie qui nous permettra d'argumenter les offres de marchés industriels lié à la reconstruction et à la modernisation des États-Unis. Je le tends à Tertullien. Il le lit rapidement et me le rend. Je le montre aussi à Me Kahana.

- Mes enfants, vous voici maintenant bien engagés dans le redémarrage de cette nation et avec la bénédiction des autorités de votre pays. Mais je crains pour l'avenir.

Comme son oncle, votre empereur ne fait pas partie vraiment du monde des souverains européens et ses aventures au Mexique par Archiduc autrichien interposé risquent fort de mal se finir si Maximilien de Habsbourg ne réussit pas sa prise de pouvoir au Mexique. Et si par hasard il la réussissait, alors ce souverain héritier de la famille de Habsbourg ne risquerait rien à laisser choir son mentor neveu d'un « parvenu », fils du frère dudit « parvenu » et de la belle-sœur dudit, elle-même fille d'un « planteur esclavagiste » qui a obtenu la réinstauration de l'esclavage de la part de Napoléon le premier.

Ni l'Empereur Franz, ni son influente épouse l'impératrice Élisabeth d'Autriche ne voient d'un bon œil cette aventure mexicaine dans laquelle s'est lancé leur frère et beau-frère. Un échec au Mexique serait donc la fin de l'Empereur Napoléon actuel parce qu'il sèmerait le malheur dans la famille impériale d'Autriche. Et je doute que le Roi de Prusse laisse passer l'affaire sans trouver une bonne raison de se lancer une guerre contre Napoléon le troisième. Il est poussé par un homme qui monte, le Ministre-président du Royaume, le Comte Otto von Bismarck qui a pris ses fonctions il y aura bientôt trois ans et fait montre d'une ambition obsessionnelle, à savoir unifier les royaumes allemands en un seul Empire germanique dont la Prusse serait l'État fort et ceci sous l'autorité de Guillaume de Hohenzollern. On peut s'attendre à ce que cette unification ne se fasse pas sans guerre. D'abord contre l'Empire austro-hongrois parce que je doute que Franz-Josef de Habsbourg accepte facilement cette nouvelle autorité en Europe, mais ensuite contre l'Empire français qui s'épuise en guerres diverses. Imaginez donc quelle voie royale ouvrirait aux Prussiens une défaite franco-autrichienne au Mexique ! »

Rarement je n'ai vu Me Kahana aussi prolix depuis que je le connais. Robert Lee l'a écouté avec attention et de temps en temps un signe d'approbation. Je prends cette leçon de politique internationale et de stratégie avec tout le respect et l'attention qu'elle mérite. Je commence à comprendre l'intérêt que présente pour les autorités françaises une entente rapprochée avec les États-(ré) Unis. Seulement je me dis que je ne puis porter toute la charge

de cette politique sur mes frêles épaules. Nous échangeons un regard avec Tertullien et nous nous comprenons sans parler. Nous tiendrons conférence privée une fois revenus dans notre suite.

Au cours du dîner, nous continuons notre conversation sur un mode plus détendu. Maître Kahana nous donne des nouvelles détaillées de sa famille, nous demande comment les Toppenot ont pu vivre cette terrible guerre qui vient de finir. Il nous annonce son désir de revenir dans le Sud où le climat est plus agréable qu'au Massachussetts. Il attend toutefois de voir comment se reconstruit la Caroline du Sud surtout en matière de la vie politique locale. D'un air pensif, il nous confie qu'il craint de la part des mouvements extrémistes racistes une assimilation entre les juifs et le poids politique de l'administration de Washington. Il faut dire que maître Kahana a des raisons de se méfier de ces fauteurs de haine qui nous ont causé tant de soucis pendant les années de guerre. Hintermaier et ses sbires ne sont qu'un aspect des malversations qui ont conduit les Kahana à se réfugier à New York et Boston.<sup>2</sup>

Robert Lee mange lentement, mâchant soigneusement le dîner servi dans la suite. Après le retour au silence, le général prend la parole d'un air songeur.

« Votre crainte, maître, est des plus fondées. Dans le décours de la tentative avortée de transporter le gouvernement de la confédération à Cuba pour continuer la lutte à l'ouest du Mississipi, certains officiers et leurs hommes ont fait route vers le Mexique, espérant trouver de l'aide de la part des Français qui soutiennent Maximilien de Habsbourg. On ne sait pas exactement ce qu'ils sont devenus. En outre, il reste parmi les miliciens anti désertion démobilisés des faucons qui brûlent de continuer une forme de combat politique pour durcir les conditions de la ségrégation. Leur intention, d'après ce qui m'a été rapporté, est de terroriser les noirs, affranchis récents ou de plus longue date, et de les confiner dans les tâches les plus ingrates. D'ailleurs, je crains fort pour la plantation Toppenot, Pierre-Hubert. Le temps des règlements de comptes est arrivé. L'arrestation de Jeff Davis était inévitable mais le traitement qu'on lui inflige est indigne. Les autorités fédérales ne peuvent s'occuper de tout. Elles font appels à des politiciens locaux pour relancer l'administration municipale et les parlements d'États. Mais en attente d'élections il y a des autorités intérimaires. On choisit en général des gens du cru, ville ou campagne, qui ont de facto la bride sur le cou. Les choses vont se normaliser mais il y a une fenêtre de tir pour que s'implantent des éléments subversifs constitué d'irréductibles forcenés. Les tribunaux ne vont pas chômer.

Quant aux nègres, ils sont de plus en plus nombreux à comprendre qu'à de rares exceptions près, ils sont les malvenus partout. On peut s'attendre à les voir s'engager en nombre comme ouvriers du bâtiment ou comme terrassier des routes et voies ferrées, dès que les grands travaux vont recommencer. On les verra sur les chantiers à trimer aux côtés des Irlandais catholiques ou des « Allemands » évincés de New York et Philadelphie. Ils toucheront un salaire de misère pour s'éreinter deux fois plus que du temps de l'esclavage. Ne croyez pas que je regrette la période de cette infamie. Mais je plains les noirs affranchis, totalement illettrés à quelques exceptions près. Bien loin de m'être engagé dans une guerre visant perpétuer l'esclavage, je me réjouis que l'esclavage soit aboli. Je crois profondément que ce sera grandement bénéfique pour le Sud. J'en suis si heureux que j'aurais perdu avec joie tout ce que j'ai perdu à la guerre et enduré tout ce que j'ai enduré pour faire que cet objectif soit atteint. L'avenir sera trouble encore quelques années et il me semble qu'il restera longtemps dans notre nation une cicatrice douloureuse entre les vainqueurs et les vaincus. L'homme de bien ne rappelle pas inutilement et indûment à qui l'a offensé le tort qu'il peut lui avoir causé. Il peut non seulement pardonner mais il peut oublier. Et il vise à cette noblesse et à cette douceur de caractère qui donnent la force d'âme indispensable pour faire que le passé reste le passé. Seulement, tout le monde ne comprend pas le bien-fondé de cette position. Le sens déplacé d'un honneur douteux aveugle les brutes qui s'entêtent dans leur haine. En fait

---

<sup>2</sup> Voir « Nouveaux Mondes »

ils ne savent pas ce que c'est que l'honneur. Un vrai homme d'honneur sent humilié lorsqu'il ne peut s'empêcher d'humilier les autres. »

Nous restons cois après que le général s'est arrêté de parler. Le général Grant doit être de la même qualité humaine, lui qui a libéré tant de nos officiers et soldats en leur laissant même leurs armes individuelles.



*Le Général Robert E. Lee a quitté le PC de Grant à Appomattox Court House en grand uniforme, en armes et sur son cheval, escorté de son aide de camp et d'un garde du corps, eux aussi en armes, sous les saluts des officiers de l'état-major de Grant.*

Robert Lee a quitté le P.C. de Grant à Appomattox Court House en grand uniforme, en armes et sur son cheval, escorté de son aide de camp et d'un garde du corps, eux aussi en armes, sous les saluts des officiers de l'état-major de Grant. Je suis sûr que le général enfin à la retraite repense à ces événements récents puis il sort de sa brève méditation et reprend.

- Je pense que les historiens critiqueront ce qu'ils appelleront « les erreurs stratégiques de Jeff Davis » et ses choix en matière de commandants militaires, souvent dictés par ses amitiés. En fait, il a tenu à garder la main sur la conduite de la guerre. Il est resté trop militaire et n'a pas été assez Président. C'est pourquoi il n'a pas su contenir les événements qui se déroulaient à l'arrière. Pierre-Hubert, vous et les Toppenot êtes bien placés pour savoir combien les faucons de la Confédération ont pu avoir un rôle néfaste, comme Hintermaier, par exemple. Mais les affairistes ont été à l'œuvre partout et pas seulement à Charleston. Savez-vous qu'il a fallu que Beauregard insiste très fort pour que l'affaire Hintermaier soit dépaycée à Richmond ? Ensuite, j'ai dû me gendарmer pour que la sentence ne soit pas commuée comme le demandaient quelques politiciens de Caroline du Sud. Je savais que tant qu'Hintermaier serait vivant, la plantation Toppenot, base logistique de l'unité secrète d'André Toppenot, serait menacée ainsi que l'unité elle-même. Je n'ai eu de cesse que ce néfaste soit fusillé. Jusqu'à la fin de la guerre, le Président a résisté à ceux qui lui proposaient de nommer un général en chef. Il préférait s'occuper lui-même des questions militaires. Il a



mis de bons généraux à la tête de journaux ou comme éditorialistes dans leurs rédactions. Et il a fallu à Beauregard remplir ses missions avec d'autres officiers de moindre qualité. Tant que j'ai eu « Stonewall » Jackson à mes côtés, j'avais un commandement facile. Mais sa mort a correspondu au début de l'affaiblissement de nos forces. Un mouvement que j'ai fait ce que j'ai pu pour le ralentir, mais inéluctable tout de même. Ce sont sans doute les succès que nous avons connus mes troupes et moi, qui ont conduit le Président Davis à céder finalement à ses conseillers et à me nommer général en chef le 31 janvier dernier mais c'était trop tard. Je ne sais pas qui aurait gagné cette guerre, mais je sais bien qui l'a perdue. Je le savais quand j'ai accepté le poste mais je ne pouvais pas me récuser. Nos troupes étaient exsangues et il fallait mettre fin à cette boucherie. Et en fait, je ne regrette pas d'être resté au commandement. Je connais bien Grant et nous avons pu nous entendre entre soldats. Cela n'aurait pas été aussi... faisable avec Sherman qui a la haine chevillée au corps.

Maintenant, il va falloir s'occuper d'adoucir le sort de Jefferson Davis. Je crains pour sa santé parce que Miles est un sbire de Sherman et je suis sûr qu'il va tout faire pour alourdir le sort de notre malheureux ex-président de feu la Confédération des États d'Amérique. »

C'est maître Kahana qui prend la parole.

- Mon Général, faites confiance à Aldebert Toppenot et à son gendre ici présent pour tout faire dans ce sens. N'est-ce pas Pierre-Hubert ? »

Lee me coupe la parole.

- Je sais que le Baron de Berdeilhe a rencontré déjà une première fois le président Andrew Johnson...

- J'ai bon espoir. Le président m'a conseillé de laisser la justice suivre son cours. Mais je suis sûr qu'il va tout faire pour arranger le sort de notre pauvre président. Toutefois je crois urgent de lui signaler le comportement de Miles. S'il ne peut prendre le risque politique de changer de prison le Président, il peut faire changer le commandant de l'établissement. Nous allons voir ce que nous pouvons faire. »

\*

\* \*

Nous passons une nuit réparatrice et après le déjeuner du matin pris très tôt, nous prenons congé du Général et de Maître Kahana afin de continuer notre voyage. Un câble arrivé dans la soirée au mess des officiers de Richmond m'apprend qu'un nouveau « commissaire du redressement » est arrivé à Charleston et qu'Aldebert tient à nous voir rapidement Tertullien et moi pour nous mettre au courant de la situation nouvelle que cela pose pour notre plantation. Le trigramme QRN répété trois fois en post-scriptum du câble nous indique une situation brouillée. QRN signifie qu'une liaison télégraphique est brouillée par des faux contacts. Dans notre propre code, cela signifie des soucis à venir ou en cours.

